

Face à Trump, de nouvelles formes de résistance émergent

Près de trois semaines après l'arrivée de Donald Trump au pouvoir, la résistance s'organise. Les grandes manifestations de 2017 ont toutefois laissé place outre-Atlantique à de nouvelles formes de mobilisation, mais aussi aux doutes.

[Patricia Neves](#)

7 février 2025 à 16h49

NewNew York (États-Unis).– Kathie a eu une semaine bien remplie. Jeudi 6 février, elle aidait bénévolement une organisation à but non lucratif à mettre sur pied une conférence sur l'avenir de la démocratie américaine. Dans sa petite ville du sud de la Floride, au cœur des terres conservatrices acquises à Donald Trump, Kathie a facilité la venue d'une figure clé de l'ère Obama. Après avoir parlé de politique toute la journée, elle se prépare à passer le vendredi matin au téléphone avec ses élus locaux, à discuter, là encore, de l'action gouvernementale.

« Je vais appeler mes représentants au Congrès [ultraconservateurs – ndlr], mais je sais que ce sera une perte de temps. Au moins je pourrai dire à mes amis au téléphone, en tout cas à ceux qui ont encore un emploi, confie-t-elle ironiquement à Mediapart, que je ne suis absolument pas d'accord avec la fermeture annoncée de l'Agence américaine pour le développement international [USAID – ndlr], avec la suppression massive de données publiques sur le site du CDC [Centre de contrôle et prévention des maladies – ndlr], que je ne suis pas d'accord avec les départs anticipés auxquels sont contraints les employés du gouvernement fédéral ni avec la campagne de harcèlement imposée par l'administration Trump aux agents du FBI. »

Il y a un endroit cependant où la voix de Kathie, 75 ans, militante de gauche très active, était inaudible : dans la rue, dans l'une des nombreuses manifestations qui ont eu lieu mercredi 5 février à travers les États-Unis. Kathie, qui a été l'un des 500 000 visages à défiler à la Women's March de Washington en 2017, au lendemain de l'arrivée de Donald Trump au pouvoir, n'a pas pris part cette semaine au mouvement #BuildTheResistance visant à organiser 50 manifestations dans 50 États en une seule journée pour s'opposer à la politique de l'ex-président nouvellement élu.



Un

manifestant brandit une pancarte contre l'implication d'Elon Musk dans le gouvernement étasunien. New York, le 5 février 2025. © Photo Gordon Donovan / NurPhoto via AFP

« Apathiques désengagés »

« *Les hanches et les genoux ne tiennent plus dans la rue* », tente d'en sourire la septuagénaire, qui préfère se mobiliser aujourd'hui « *d'une autre façon* », avec des « *actions plus ciblées* ». « *Passer des coups de fil par exemple ou écrire des lettres à ses concitoyens* » pour les mobiliser. Car ce qui inquiète le plus Kathie ce n'est pas tellement les jeunes loups républicains, mais « *les 18-35 ans qui ne s'intéressent pas à la politique et qui ne sont pas allés voter* », des jeunes qu'elle qualifie « *d'apathiques désengagés* ».

Cette crainte de l'apathie, la gauche américaine cherche précisément à en sortir, face à [la frénésie de mesures autoritaires](#) d'ores et déjà prises par Donald Trump dans une quasi-indifférence. À première vue, la situation pourrait paraître inquiétante. Peu de manifestations ont eu lieu depuis deux semaines. Et peu de personnes ont défilé (quelques milliers à peine sur l'ensemble du territoire).

À ce manque de démonstration de force dans l'arène publique s'est ajoutée l'absence de réactions politiques, à gauche (parmi les élus divisés et sans véritable message à communiquer) et plus encore à droite (parmi les élus terrifiés par Donald Trump). De nombreuses questions planent par conséquent sur les progressistes américains. Que signifie ce manque apparent d'engagement ? Le pays est-il fatigué, déprimé ? Ou pire : est-il d'accord avec Donald Trump qui répète à l'envi avoir reçu un « *mandat* » électoral clair en novembre dernier après avoir raflé le vote populaire (bien que de justesse, avec seulement 1,5 point d'écart).

Manifester ou créer de nouvelles stratégies

Pour Jeremy Pressman, professeur de sciences politiques à l'université du Connecticut (UCONN), l'absence relative de manifestations n'est pas synonyme d'une disparition du militantisme outre-Atlantique. Pressman observe plutôt deux tendances : ceux et celles qui croient encore aux grandes mobilisations dans la rue et ceux qui préfèrent travailler sur de nouvelles stratégies. « *Parmi ces derniers, il y a tous ces gens qui font pression sur leurs élus locaux, détaille-t-il. Avec des appels et/ou des visites répétées.* »

« Ceux-là expriment de vives critiques à l'égard des membres républicains de leur Congrès, des élus qui soutiennent Trump, tout en encourageant les démocrates à utiliser toutes les tactiques législatives disponibles pour ralentir la mise en place de la politique de Donald Trump. Par exemple, cette semaine, ajoute Jeremy Pressman, l'organisation (de gauche) "Indivisible" a organisé des centaines de visites aux différents Congrès du pays. »

Depuis la Floride, Kathie justement se voit désormais davantage appartenir à cette catégorie.

« J'espère que vous voyez que nous sommes très préoccupés par la situation actuelle, et que peut-être manifester dans la rue n'accomplira pas grand-chose aujourd'hui ? », interroge-t-elle.

À l'autre bout du pays, en Californie, sur les terres les plus progressistes des États-Unis, Vanessa Wruble prolonge la réflexion. Cette militante qui a grandi au sein de l'intelligentsia de Washington, a cofondé en 2017 la Women's March, mouvement historique qui a réuni Kathie et tant d'autres femmes. Aujourd'hui pourtant, Vanessa Wruble se décrit comme une « semi-retraîtée » de la politique.

Je pense qu'il est nécessaire de prendre du recul parce que clairement notre mode d'action (manifester) ne marchait pas.

Vanessa Wruble, militante

Elle gère dorénavant une petite ferme dans le désert où elle s'occupe de secourir des animaux. Au téléphone ce jeudi, il est d'ailleurs difficile par moments de l'entendre tant son perroquet, bavard, souhaite lui aussi prendre part à la conversation. « *Les gens m'écrivent tout le temps, explique Wruble à Mediapart. Ils me disent : "Il faut qu'on aille défiler."* » Éloignée de Washington, Wruble continue de parler politique « *en permanence* ». « *Ce qui se passe est difficile à ignorer.* » Pour autant, la jeune militante n'est pas sûre de savoir quoi faire.

En 2016, manifester était une évidence. La victoire de Trump a été « *un tel choc* », se rappelle-t-elle. À présent, l'ambiance à Washington et ailleurs aux États-Unis est différente. Il y a toujours de la colère, mais la stupeur a laissé place à une douloureuse introspection. « *Il y a une forme de deuil en ce moment* » à gauche. « *Les gens font le deuil de leur pays* », du pays qu'ils pensaient connaître. « *Ils ne savent pas quoi faire. Je ne sais pas quoi faire. Ce qui ne veut pas dire que je ne ferai rien à l'avenir. Mais* (le retour de Trump) *a été un vrai coup dur. Je pense qu'il est nécessaire de prendre du recul parce que clairement notre mode d'action (manifester) ne marchait pas.* »

Batailles judiciaires

Ce recul n'empêche pas Vanessa Wruble de vouloir déconstruire, elle aussi, l'idée (utile à la droite américaine) selon laquelle il n'y aurait pas d'opposition parce qu'il n'y aurait aucune action à grande échelle. Lorsque l'administration Trump a tenté, par décret présidentiel, de mettre fin au droit du sol pour les enfants d'immigrés sans papiers, analyse-t-elle – une décision qui viole le 14^e amendement de la Constitution américaine – « *22 États démocrates ont aussitôt saisi la justice* », rappelle Wruble.

« L'opposition commence à s'organiser, abonde le professeur Jeremy Pressman. Nous le voyons à travers les batailles qui s'ouvrent devant les tribunaux. Les démocrates travaillent

sur cette stratégie légale, juridique depuis des mois, comme le montre le groupe *Democracy Forward* », [formé en 2016](#) et qui réunit 800 avocat·es chargé·es de penser la résistance.

Dans les semaines, les mois à venir, les différentes forces citoyennes, politiques, judiciaires pourraient converger dans les États démocrates pour mieux parvenir à bloquer l'agenda de Donald Trump en faisant voter, au niveau local, des lois limitant le cadre ou la portée des décisions présidentielles.

Mais tout cela reste à voir. Pour l'instant, résume Vanessa Wruble, c'est juste « *l'inconnu* ». La jeune femme craint de voir son pays sombrer dans « *l'obscurité* ». Elle dit aussi être prête à revenir aux affaires, « *si quelqu'un m'appelle et me dit, viens, j'ai besoin de toi...* »

À lire aussi

[Aux États-Unis, des médias fragilisés et débordés par le tsunami Trump](#)

5 février 2025

Contrairement à ce qu'avance Donald Trump, les États-Unis restent une nation profondément divisée. Il n'y a pas eu de bascule spectaculaire à droite selon les derniers sondages de l'institut [Gallup](#). Trump demeure très impopulaire. 48 % des Américains n'approuvent pas son action (contre 47 % d'avis favorables). Autrement dit, en soixante-dix ans de sondages Gallup, Trump est le seul président nouvellement élu qui voit une majorité d'Américains s'opposer à lui juste après son investiture.

En Floride, Kathie n'écouterait rien des exagérations et mensonges du président. Quand elle rentre chez elle le soir, elle branche la télévision sur « [Rachel Maddow Show](#) », l'émission de MSNBC animée par l'éditorialiste préférée de la gauche américaine. Pour elle, la résistance a changé. Parfois elle est même complètement silencieuse.

Alors que l'administration Trump veut faire taire toute mention aux questions de genre (les employés fédéraux par exemple n'ont plus le droit de signer leurs courriels en indiquant le pronom par lequel ils ou elles souhaiteraient être désignés), le professeur Pressman, quant à lui, n'a rien changé à sa signature. Les pronoms de son choix sont là, dans ses courriels, bien visibles...

[Patricia Neves](#)